

rique borne; le Ciel est donc pour la Terre ce que les rivages de l'Océan sont pour un Vaisseau qui les range. Pendant que la Terre parcourt son orbite, ses habitans ne soupçonnent pas même le mouvement qui les emporte avec elle : le Ciel leur paroît tourner sur leurs têtes, tandis qu'eux-mêmes tournent sous la voûte immense du Ciel. C'est donc au Ciel qu'ils attribuent la course que fait la Terre.

Le mouvement du Globe d'où nous voyons le Ciel, n'est pas simple : outre sa course annuelle autour du Soleil, il a son mouvement journalier sur son axe ; & cet axe, quoique conservant d'une manière sensible son parallélisme, ne laisse pas d'avoir un petit mouvement circulaire autour de l'axe de l'écliptique : c'est ce qu'on appelle la *précession des équinoxes*. Or aucun de ces mouvemens ne se manifeste par lui-même. Comme c'est du Ciel que nos organes reçoivent toute l'impression, c'est du Ciel seul qu'ils en rapportent la cause. Les mouvemens célestes ne sont donc pour nous que des apparences trompeuses : cette source d'erreurs n'a été tarie, & n'est devenue une source de vérités que par une longue suite d'observations réfléchies. Les Astronomes n'ont aplani la route où ils marchent, qu'à force de chutes : c'est en brochant presque à chaque pas qu'ils ont, pour ainsi dire, affermi le sol qui les soutient.

Mais il n'en est pas des erreurs comme des vérités. En se multipliant, les erreurs se détruisent les unes les autres, au-lieu que les vérités se fortifient réciproquement à mesure qu'elles se multiplient. Le Père Boscovich marque ici exactement les écueils que les Astronomes n'ont franchis qu'après y avoir échoué. En nous mon-